



Du sens d'une lecture ontologico-théologique de la mondialisation saisie comme destin tragique de l'humanité

Léonard Kouadio, Kouassi*

Résumé

En opérant une archéologie du sens de l'idée de destin à travers l'aventure de l'homme ici-bas, nous nous sommes amenés là où la pensée s'est faite jour pour la première fois chez les anciens. Il s'agit, bien entendu, de la vision du monde telle que conçue par les présocratiques. Ce monde, selon eux, obéirait à la loi de la nécessité. C'est donc cette loi qui structure, tragiquement, la marche du monde. Cela confirmé par des penseurs emblématiques et des figures religieuses de l'histoire mondiale. C'est justement à ce titre que l'idée d'une mondialisation apocalyptique vient confirmer la réalité du destin dans son acception tragique. Telle est l'idée maîtresse que tente de véhiculer cet article.

Abstract

By operating an archeology of the meaning of the idea of destiny through the adventure of mankind on earth, we are turning up where thought was done daily for the first time among the ancients. This is of course the vision of the world as conceived by the Presocratics. This world, according to them, would obey to the law of Necessity. It's this law, which tragically, structures, the course of the world. Such idea has been confirmed by some greatest thinkers and religious figures in world history. It is precisely for this reason that the idea of an apocalyptic globalization reinforces the tragic sense of fate. This is the main idea that tries to convey this article.

* Institut National Supérieur des Arts et de l'Action Culturelle (Côte d'Ivoire).
Email: adjebleleo@yahoo.fr

Introduction

La question du destin, quel que soit les milieux dans lesquels elle est abordée, requiert toujours deux ententes essentielles. En effet, pour les esprits qui se veulent cartésiens, il est inconcevable d'admettre l'idée selon laquelle les événements actuels ont été programmés d'avance pour tout existant. Aussi, pour ceux nourris à une certaine forme de spiritualité ou de croyance, le destin, plus qu'une simple idée, est-il une réalité incontestable, car c'est lui qui structure le monde, donc guide les actions des hommes. Ainsi, cette conception manichéenne du destin ouvre la porte à la plus vieille polémique humaine : celle de l'existence de Dieu ce qui fait dire qu'il est toujours impossible d'aborder la question épineuse du destin sans toutefois glisser dans celle scabreuse de Dieu. D'où le caractère interchangeable des deux termes. Mais que la raison humaine récuse l'idée de destin, donc celle de Dieu, avouons qu'il est aujourd'hui difficile, pour cette même lumière naturelle, norme essentielle des preuves, c'est-à-dire des faits, d'ignorer une réalité qui semble confirmer une sorte de *fatum* qui conduit résolument l'humanité vers un abîme : il s'agit de l'idée de globalisation planétaire. Cette idée peut paraître fascinante aux yeux des âmes légères, loin des espaces de recueillement, alors que la mondialisation, tant saluée par l'humanité actuelle, semble cacher un danger annoncé déjà par des signes avant-coureurs relevant d'une intuition hautement spirituelle, donc ontologique. Cela dit, pour saisir le sens d'une telle lecture de la marche du monde, la présente réflexion nous conduira au matin inaugural de la pensée philosophique. D'où la pertinence et le sens des questions suivantes : les signes prémonitoires, expressions d'une crise ontologique d'un monde saisi comme Un, ne sont-ils pas ceux qui ont guidé toute la trame de la pensée grecque antique, en l'occurrence celle des présocratiques ? La question de l'Un telle qu'abordée par les anciens qui, pour l'essentiel, a influencé toute l'histoire de la pensée occidentale, n'ouvre-t-elle pas une brèche à une destinée apocalyptique du monde ? Mieux, quel est le rapport substantiel que l'on pourrait établir entre le destin tragique d'un monde unifié pour le futur et la trame du discours des grandes figures philosophiques ou religieuses des temps passés ? La réponse à ces questions nous conduira à construire le présent article autour d'un plan bipartite libellé comme suit :

- I. Des fondements ontologico-théologiques du destin chaotique d'un monde en passe de devenir Un
- II. Le monde contemporain : un pandémonium vivant, témoignant d'un appel destinal.

Des fondements ontologico-théologiques du destin chaotique d'un monde en passe de devenir Un

Que recèle fondamentalement ce titre ? En clair, quelles sont les arguments sur le plan ontologique et théologique qui présageaient déjà à l'idée d'une tragédie interplanétaire ? Enfin, la mondialisation telle qu'elle fonctionne aujourd'hui a-t-elle une genèse au regard de l'évolution de l'histoire de l'humanité ? Retenons que toutes ces questions visent, pour l'essentiel, une seule idée qui est celle qui consiste à montrer que la notion de destin, loin d'être un concept creux, est une réalité vivante qui se découvre avec l'idée d'un monde unique ou d'un village planétaire qui se donne à voir et à vivre à l'horizon. Autrement dit, le destin, qui semble relever des contes de fées, fait partie intégrante de l'existence humaine. Mieux, la vérité du destin repose sur les fondamentaux de l'Être lui-même saisi comme la présence des choses intra-mondaines ; elle ne repose uniquement pas sur une croyance aveugle ou sur la doxa, au sens grec du terme, ce qui veut dire que cette réflexion doit permettre à plus d'un de réaliser que la notion de destin reposerait sur des fondamentaux onto-théologiques. Comment comprendre une telle affirmation ?

En effet, en indiquant que le destin en tant que ce qui surgit sans notre consentement repose sur la vérité de l'être, nous voudrions signaler tout simplement que la nature ou la physis, en son essence, donne à penser que les choses arrivent nécessairement et, pour le plus souvent, de façon tragique sans l'adhésion de notre propre volonté. Ou bien, l'on peut aussi affirmer que tout ce qui arrive ici et maintenant en acte déjà s'est déjà manifesté ailleurs sous une forme virtuelle et que l'on serait en train d'assister à une forme de copie pâle des réalités telles qu'elles se sont présentées dans un autre monde. Une telle conception du destin trouve sitôt écho chez les physiologues grecs. En clair, l'imagerie populaire helléniste croyait que l'Univers et tous les étants qui l'occupent obéissaient à une loi générale, une sorte de lois nécessaires qui structurent tout l'ordre de la nature. Il fallait donc chercher à comprendre chez les anciens soit l'origine première des choses ou le principe universel et unique qui est au fondement de ce monde, soit il fallait se laisser à la résignation à l'image des stoïciens. C'est donc cette attitude qui guidera, pour l'essentiel, la pensée des présocratiques. D'où l'actualité conséquente de leur pensée. Gérard Legrand, à travers son œuvre intitulée *La pensée des présocratiques*, le confirme bien à travers cette sentence : « les présocratiques ne nous laissent que des temples brisés, mais en marbre pur, aux angles ineffaçables. Ils ont jeté le germe d'une pensée qui court en filigrane, ou comme "possibilité", tout le long de la philosophie au

sens large... ».¹ Cette citation étant énoncée, ne serait-il pas important de passer en revue la trame ou l'intrigue principale de leur doctrine ?

Avant de répondre à cette question, précisons que le concept de mondialisation ne figurait dans aucun langage officiel des penseurs anciens ou autres des temps passés. Mais la tâche première qui guide le présent chapitre est de montrer que le regard scrutateur que les anciens portaient sur le monde s'est de plus en plus confirmé aujourd'hui avec les avatars de la mondialisation tels qu'observés en ces temps dits modernes. Ceci étant précisé, revenons à la conception traditionnelle des présocratiques eu égard à l'idée de destin.

Faisons remarquer que la pensée des présocratiques n'a jamais eu pour thème central la notion de destin. S'il en est ainsi, comment établir cette connexion intime et fondamentale entre leur pensée et celle qui porte sur le destin ? Même si les anciens n'évoquaient pas objectivement cette notion, avouons que la diversité des discours liés à la question épinière, c'est-à-dire celle qui questionne en direction de l'Un, donne lieu à des interprétations qui, portent à croire que les choses sont dirigées vers une vue destinale et soumises à une sorte de tragédie inévitable. Ainsi, la compréhension d'une telle lecture aura un caractère sélectif, car elle ne consistera pas tous azimuts à exposer la pensée de tous les présocratiques, mais plutôt celles qui pourraient nous permettre de justifier le présent article. Entamons donc le débat fondamentalement avec Thalès, le premier Milésien au rang des sept sages. En effet, avec lui, le principe est clair : il s'agit de l'eau qui gouverne toute chose. Aussi faut-il considérer le temps comme étant le principe général du dé-couvrement de toute chose. Mais que donne à penser l'eau et le temps dans le philosophe de Thalès ?

Ici, ce qui est mis en exergue, c'est bien entendu l'idée d'un principe unique qui se découvre dans le temps et dans l'espace. Chez lui, le mouvement est possible. Autrement dit, la matérialisation du mouvement est l'eau, première en toute chose. Tout provient d'elle, et tout s'achève en elle. Une telle idée est exprimée par Nietzsche en ces termes : « Thalès a vu l'unité de l'Être, et quand il a voulu la dire, il a parlé de l'eau ».² En même temps que la pensée du Milésien présente l'eau comme au fondement de toute chose, il la présente aussi comme l'âme du monde. Cette âme a une nature mobile ou auto-mobile. En un mot, l'eau est la force démoniaque (pas forcément diabolique, mais le dieu personnel) qui agite le monde. « Le monde est animé (anima, c'est-à-dire qui donne vie) et plein de démons ».³ Les démons ou les dieux, à l'image de *Okéanos* "illimité" ou l'Océan, donnent le souffle au monde qui est avant tout Un. Toute parole, tout temps est à eux. C'est pourquoi ils décident de tout, même du sort des humains. Rien dans l'univers n'est extérieur au

processus évolutif inhérent au fonctionnement du monde, surtout que tout obéit nécessairement à une loi finale ou *causa finalis*. Cette façon de concevoir le *Kosmos* trouve les mêmes retentissements dans le philosophe héraclitéen. Que pense l'Éphésien de ce Monde ? Que pouvons-nous insinuer de sa pensée au regard de l'idée de destin et de tragédie mondiale ?

Pour répondre à ces questions, ne perdons pas de vue le fait que cette réflexion cherche à prouver que le destin en tant que principe explicateur des choses à venir sous-tendait déjà en filigrane la doctrine des anciens. Il faut retenir que l'obscur fondamentalement ne s'écarte pas du tout de la thèse traditionnelle de ses contemporains, comme certains exégètes veulent nous faire penser. Héraclite est aussi foncièrement le philosophe de l'Un. En d'autres termes, il annonce sitôt que ce monde est Un et qu'il obéit à une loi apparemment conflictuelle qui cache une harmonie certaine. Mais pourquoi le considère-t-on comme le philosophe du devenir ? Pour répondre à cette question, écoutons *le Fragment 91* qui dit ceci : « on ne peut descendre deux fois dans le même fleuve »⁴. Cette phrase enseigne que rien ne demeure du moins de façon apparente, tout est en perpétuel mouvement. Et ce mouvement s'inscrit dans une logique irréversible. Autrement dit, les choses de ce monde sont soumises à une loi logique qui les conduit résolument d'un stade quelconque à un autre. Il y a comme un geste destinal qui appelle tout vers tout. Comment comprendre cette expression ? Le tout ici renvoie aux différents étants dans leurs diversités plurielles. Ceci pour dire que chez Héraclite, le tout ne s'entend pas de façon monolithique, le tout est ici éclaté et n'a de vie que par le logos. Qu'est-ce donc le logos ?

Le logos est la foudre, c'est-à-dire ce feu central qui gouverne tout l'Univers. La foudre est, en réalité, l'autre nom du dieu qui prédit des moments chaotiques ou désastreux ; une sorte d'eschatologie. Héraclite pouvait dire : « la foudre gouverne l'Univers ».⁵ C'est pourquoi « tout sera jugé et dévoré par le feu qui surviendra »⁶. Ainsi, comme susmentionné, le feu qui surviendra engloutira tout, y compris les mortels, car c'est lui qui leur a donné la vie, il décide de leur devenir. Parlant donc de l'action du logos héraclitéen, Jean Voilquin réaffirme que « les âmes émanent du logos universel et ne peuvent échapper au circulus qui embrasse tout ».⁷ Ce circulus donne à penser au grand tout qui nous emballe et nous embarque au point où personne ne peut se sauver. Il y a comme une condamnation de l'humain qui tourne sur lui-même dans un seul monde ou dans le monde qui demeure, en son fond, Un. Ce fond est la violence fondamentale qui, suspendue sur la tête des hommes, comme une épée de Damoclès, les conduit à la fatalité. Les événements se présentent comme si Dieu ou le feu unique a fondé ce monde qui doit reposer sur la guerre puisque « la guerre est le père de toutes choses et le roi de

toutes choses ; de quelques-uns elle a fait des dieux, de quelques-uns des hommes ; des uns des esclaves ; des autres des hommes libres ». Que l'on soit libre ou esclave, il y a toujours un mot unique : c'est la nécessité ou la fatalité. Il s'agit, grosso modo, d'une destinée douloureuse qui doit arriver nécessairement, et ce, parce que « ...la fatalité, c'est le logos, artisan des êtres par la course contraire. Tout arrive selon la fatalité qui est identique à la nécessité [...] la fatalité, c'est le logos qui pénètre la substance de l'univers, elle est le corps éthéré, germe de la naissance du tout et mesure de la période déterminée».⁹

À l'évidence, toute chose naît et s'achève de façon fatale. C'est ce qui caractérise l'univers et ses habitants qui sont inéluctablement portés vers une fin certaine. Le destin apparaît, dans cette perspective, comme le moteur du monde. Héraclite pense que l'unicité du monde s'obtient à partir du conflit originaire qui détermine les étants. On voit déjà avec lui que le monde, en dépit du mobilisme et de la diversité apparente des faits qui le caractérisent est sous-tendu par un principe destinal qui est en réalité le seul et vrai principe de recollection de toutes ces choses présentes. En effet, les choses présentes, c'est-à-dire le monde sensible, n'ont de vie que par le monde intelligible. Cette conception de l'univers non seulement est mentionnée chez les présocratiques, mais trouve sa systématisation dans la philosophie platonicienne. Cela dit, quelle est le point de vue de Platon à propos du destin ? Peut-on le considérer lui aussi comme un prophète de la mondialisation telle que guidée par une logique eschatologique donc destinale ?

Comme susmentionnée, la question du destin n'est pas le terme central de la pensée des anciens. Mais à y voir l'orientation de leur pensée de près, on peut bien se rendre compte qu'il développe une certaine ontologie qui présente le monde toujours comme Un et qui trouvera une fin un jour. En effet, Platon passe en revue dans la théorie de la réminiscence le pouvoir de la nécessité sur le sort de chaque individu. Il considère que tout ce qui arrive ici dans le monde sensible s'est déjà manifesté dans une vie antérieure. Socrate développe très bien cela dans le *Phédon*, où les âmes paieront pour ce qu'elles auront accompli durant leur séjour terrestre. Cela est aussi mis en lumière à travers cette déclaration de la vierge *Lachésis* (dans le mythe d'Er le Pamphylien), fille de la nécessité. Âmes éphémères, vous allez commencer une nouvelle carrière et renaître à la condition mortelle »!¹⁰ En tout cas, seule l'Idée première, celle de la nécessité immuable, image incontestée du temps ne périt pas, car son histoire coïncide avec l'histoire du monde ou du moins qui s'achèvera à coup sûr. Ici, en même temps que le temps est une représentation archétypale, donc modèle des choses ici-bas, il représente le démiurge créateur du monde et, par la même occasion, celui qui doit détruire ce monde imparfait marqué

par la corruption et la mal. Écoutons à ce titre Alain Boutot qui évoque que « Dans *le Timée*, le temps est lié à la formation du monde. [...] le démiurge a engendré le monde à partir d'un modèle ou d'un paradigme qui se trouve être un "vivant éternel". Le monde, dit Platon, est "une image devenue des dieux éternels". Il est donc de l'ordre de la copie, et, comme toute copie, est nécessairement imparfait. »¹¹ L'imperfection qui caractérise le monde sensible est la caractéristique essentielle de l'homme. L'homme, parce qu'imparfait, limité comme ce monde enfermé dans son cercle unique, doit subir la fougue de la fatalité. C'est comme si la linéarité se retourne et se résout en une circonférence qui emporte les hommes. La notion de Dieu qui était déjà présente chez les présocratiques est mise davantage en exergue dans la philosophie platonicienne. Ainsi, dans le monde des Idées, Dieu est l'autre nom du Bien. En conséquence, le mal est du domaine de l'homme en tant qu'être fini. C'est cette thèse majeure qui influencera le système hégélien.

En effet, même si Hegel n'exprime pas un certain pessimisme au regard du devenir du monde, à l'image de Schopenhauer, à l'égard des crises absurdes, il pense que dans l'ordre des choses, ce qui est premier, c'est l'Idée ou l'Absolu. L'Absolu est aussi la Raison universelle qui, dans son déploiement, agit discrètement et décide du devenir décadent et cyclique du monde. En réalité, les individus n'ont aucun pouvoir pour eux-mêmes. Ils ont le sentiment d'agir alors qu'ils sont agis et courent inévitablement vers un appel destinal. Il y a comme une angoisse existentielle et inconsciente qui les trimalle vers une destination malheureuse. À vrai dire, le spectacle quasi douloureux et tragique que connaissent les civilisations et les hommes peut s'expliquer depuis cette loi secrète qui anime la marche des hommes, donc du monde. Hegel l'exprime en ces termes : « le côté négatif de ce spectacle du changement provoque notre tristesse. Il est déprimant de savoir que tant de splendeur, tant de belle vitalité a dû périr et que nous marchons au milieu des ruines. [...]Après ces troublantes considérations, on se demande quelle est la fin de toutes ces réalités individuelles. Elles ne s'épuisent pas dans leurs buts particuliers. Tout doit contribuer à une œuvre. À la base de cet immense sacrifice de l'Esprit doit se trouver une fin ultime. La question est de savoir si, sous le tumulte qui règne à la surface, ne s'accomplit pas une œuvre silencieuse et secrète dans laquelle sera conservée toute la force des phénomènes »¹²

Comme évoqué ci-haut, Hegel répond évidemment qu'il y a un déterminisme qui dirige tous les événements. On pourrait à ce titre dire que la Raison ou l'Idée fonctionne comme le moteur du monde ou encore la cause efficace qui fait mouvoir nécessairement la cause occasionnelle, pour emprunter cette expression à Malebranche. Ce qui signifie, sur un autre plan,

que personne n'échappe à son histoire. Telle est celle du roi Œdipe. Il faut dire que « le mythe du roi Œdipe qui tue son père et prend sa mère pour femme »¹³ ne se limite pas à un simple mythe ou à une légende. La tragédie qui résulte de l'histoire de ce personnage traduit l'existence quotidienne des hommes qui sont rattrapés par leur passé. Autrement dit, nous sommes ce que nous avons fait de notre vie passé. C'est pourquoi tous les actes que nous posons nous ramènent toujours en arrière. C'est à ce niveau que la condition humaine, donc celle du monde, dépend foncièrement du rapport que l'humanité entretient avec son ascendance spirituelle. Pour dire simple, la destinée du monde a pris une tournure quasi tragique à partir du moment où les humains se sont éloignés de leur terre natale. C'est la question fondamentale qui se dévoile clairement dans l'ontologie heideggerienne. Qu'en est-il fondamentalement lorsqu'il est question de la déchéance destinale de l'humanité ?

Retenons que si Heidegger s'écarte subtilement des thèses théologiques, il n'en demeure pas moins que les thèses centrales qui structurent sa pensée s'en réclament d'une façon ou d'une autre. D'ailleurs, il pouvait lui-même affirmer ceci : « sans (ma) provenance théologique, je ne serais jamais arrivé sur le chemin de la pensée. »¹⁴

Ainsi nous pouvons induire sans détour que l'analyse heideggerienne de la question ontologique n'est rien d'autre qu'une interprétation théologique de la situation d'un monde en crise dont l'origine repose dans un abandon substantiel de l'Être ou de Dieu. En oubliant l'Être (si Heidegger se réclame systématiquement de l'ontologie) ou Dieu, (si une lecture de sa pensée veut bien le classer au rang des théologiens tacites), les hommes ont conduit le monde vers la déchéance totale. Et cela caractérise de façon destinale toute l'histoire de la pensée occidentale. Car « pour Heidegger l'oubli n'est pas une apparence, mais le moteur de l'Histoire (occidentale). [...] il préside au développement des mutations métaphysiques... ».¹⁵ Et « ...ces différentes occultations s'enchaînent non pas selon une nécessité dialectique, mais selon la logique d'un oubli grandissant, directement rapporté cependant, à chaque époque, à l'oubli initial de l'être qui régit toute "dispensation" ».¹⁶ En clair, le devenir historial, donc destinal, de toute la planète dépend de l'attitude que les hommes ont vis-à-vis de leur propre essence. Même si les anciens ont vu le monde comme faisant Un et que les hommes pouvaient en pâtir à cause de la loi cosmique, donc eschatologique, qui la régissait, Heidegger, quant à lui, situe ce drame cosmique dans l'oubli de l'essentiel qui n'est rien d'autre que l'oubli de l'homme lui-même et de son créateur. Tout cela étant oublié, surgit la loi actuelle qui n'est plus virtuelle mais réelle, donc physique, qui traduit le tragique destin de l'humanité aujourd'hui à travers le concept de mondialisation tel qu'il fonctionne à l'heure où l'horloge est en marche.

Le monde contemporain : un pandémonium vivant, témoignant d'un appel destinal

Si la partie précédente a consisté à montrer que la conception selon laquelle le monde, en dépit de la diversité plurielle des peuples, des êtres, mieux, de tous les étants, répond foncièrement à l'appel destinal d'un univers unifié qui subit permanemment le sort du chaos, celui-ci tentera de donner les preuves empiriques d'un espace mondialisé enclin à une tragédie universelle dont les signaux remonteraient, en un sens, depuis les intuitions des penseurs matinaux grecs en passant par l'an un du premier millénaire ap.-J.-C. jusqu'à nos jours. Mais retenons qu'une telle lecture métaphysique et spirituelle de la marche du monde n'est pas exhaustive. Elle se veut simplement synchronique. Car elle fera certes mention d'une sorte d'évolution à la chaîne des événements, mais mettra plus l'accent sur les événements tragiques qui semblent répondre à des signes prémonitoires.

Suivons donc la voie qui nous conduit dans la proximité du danger qui nous guette et écoutons la voix qui nous interpelle malheureusement vers la déréliction humaine, donc interplanétaire. Pour saisir cet appel silencieux qui nous mène vers le chaos, lieu ouvert à tous les bruits mondains, nous devons tendre l'oreille. Tendre l'oreille, c'est être capable d'écouter cette loi à la fois diffuse et discrète qui cadence le rythme du monde. Et à Heidegger d'insister sur la nécessité de l'écoute en vue de comprendre la destinée du monde en ces termes : « ...ce pouvoir-écouter est ce qui fonde et rend possible quelque chose comme tendre l'oreille. [...] tendre l'oreille a, lui aussi, pour genre d'être l'écoute ententive. Ce que nous écoutons "d'abord", ce ne sont jamais des bruits, jamais des complexes sonores, mais au contraire le véhicule qui grince, ou la motocyclette. On écoute la colonne en marche, le vent du nord, le tac-tac du pivert, le feu qui crépite »¹⁷ Car « il faut prendre une attitude très artificielle et très compliquée pour "écouter" un "pur bruit". Mais que nous écoutions d'emblée des motocyclettes et des voitures, c'est la preuve phénoménale que le *Dasein* en tant qu'être-au-monde séjourne chaque fois déjà auprès de l'utilisable intérieur au monde, et non pas d'abord auprès de "sensations" dont le fouillis devrait commencer par être mis en forme pour fournir le tremplin d'où s'élance le sujet pour parvenir finalement jusqu'à un monde »¹⁸ En clair, l'écoute des bruits que distillent les objets intramondains nous donne à penser à la non présence ou à un ailleurs spirituel qui fait fonctionner les choses dans leur caractère tangible. Tel est en réalité le fonctionnement de ce monde dans lequel les hommes ne prêtent pas suffisamment l'oreille. Ainsi, lorsque l'oreille et les yeux charnels s'agglutinent sur les phénomènes et limitent leur compréhension à ceux-ci en occultant la puissance d'action des noumènes, on se rend compte que l'humanité traverse

fondamentalement l'existence sans la questionner véritablement. C'est pourquoi cet article tentera d'ouvrir la question relative au destin et à la mondialisation sur un champ assez vaste. D'où le sens de cette partie qui questionnera en direction de l'ontologie, donc de la philosophie et de la théologie, en l'occurrence de la foi. Remontons donc vers cette zone, ce *topos* (lieu) où les conflits actuels du monde se sont dessinés.

Affirmons que le présent travail, même s'il s'ouvre à la théologie ou à l'idée de Dieu et celle du destin, retient, pour l'essentiel, la tradition judéo-chrétienne ou sémitique. C'est dire que les arguments ici évoqués résultent de l'approche judéo-chrétienne, donc abrahamique, du destin. Mais un tel choix pourrait laisser surgir une question centrale : pourquoi se limite-t-on à cette unique tradition ? Comment le destin individuel d'un peuple, d'un homme pourrait-il avoir des répercussions mondiales ? Autrement questionné, comment l'histoire destinale d'un individu, si elle est mal tenue, peut-elle amener toute une planète à l'apocalypse ? À cette question, la réponse est toute simple, car aujourd'hui, si le monde entier agonise sous le joug des crises religieuses, c'est bien dans ces grandes religions abrahamiques que l'écho de la haine, de la misère et des brûlures de l'histoire se font tragiquement entendre. Cela n'exclut pas la réalité d'autres religions. Mais à voir les choses de près, on se rend compte que l'humanité patauge fondamentalement au carrefour de la voie qui mène à ces religions. Cette voie, lorsqu'elle est empruntée à l'inverse, conduirait donc toute la planète à la déchéance. Telle est la prophétie donnée par le Christ autour de l'an trente trois et entérinée par d'autres futurs visionnaires.

On pourrait chercher à savoir ce que vient faire le Christ dans un travail scientifique, donc philosophique. Alors qu'on oublie que c'est justement un philosophe tout aussi controversé qui, en s'inspirant des traditions perses et babyloniennes, a écrit les ouvrages révolutionnaires connus, dont le nom d'*Ainsi parlait Zarathoustra et l'Antéchrist*. Il s'agit de Nietzsche. À ce titre, la présente réflexion sur le destin et la mondialisation se fera l'écho des thèses nietzschéennes relatives à la volonté de puissance et du surhomme dans les paragraphes qui suivront. Mais que l'on veuille rejeter la vérité divine du Christ ou sa vérité existentielle, ne peut-on pas le classer au rang de ceux que Hegel appelle les individus historiques ou le Grand Homme ?

Cela dit, qu'est-ce qu'un individu historique ? Écoutons la définition précise qu'il en donne : « les individus historiques sont ceux qui ont dit les premiers ce que les hommes veulent. Il est difficile de savoir ce qu'on veut. On peut certes vouloir ceci ou cela, mais on reste dans le négatif et le mécontentement : la conscience de l'affirmatif peut fort bien faire défaut. Mais les grands hommes savent aussi que ce qu'ils veulent est l'affirmatif. C'est leur propre

satisfaction qu'ils cherchent : ils n'agissent pas pour satisfaire les autres. S'ils voulaient satisfaire les autres, ils eussent eu beaucoup à faire parce que les autres ne savent pas ce que veut l'époque et ce qu'ils veulent eux-mêmes. Il serait vain de résister à ces personnalités historiques parce qu'elles sont irrésistiblement poussées à accomplir leurs œuvres. »¹⁹ En méditant en direction de cette pensée, nous pouvons affirmer que ces individus, selon le philosophe, ont cette particularité d'assumer l'Absolu. Ce qui veut dire que dans ce cas d'espèce, il ne s'agit pas de la dimension divine du Christ qui est en question, mais plutôt son action ou son influence dans le devenir de l'humanité. Or l'influence en question ici est évidente. Et cela se constate à travers les dernières paroles de ce personnage énigmatique et controversé adressée à ses disciples avant sa crucifixion. Méditons attentivement avec lui :

« Comme Jésus s'en allait, au sortir du temple, ses disciples s'approchèrent pour lui en faire remarquer les constructions.

Mais il leur dit :

« Voyez-vous tout cela ? Je vous le dis en vérité, il ne restera pas ici pierre sur pierre qui ne soit renversée. »²⁰

Il parlait sûrement du second temple de Jérusalem qui a été détruit plus tard sous l'invasion romaine en l'an 70 de notre ère, dont le seul vestige qui demeure est appelé aujourd'hui le mur de lamentation qui est, d'ailleurs, l'une des causes du vieux conflit entre Israël et la Palestine. Comment l'on pourrait fermer les yeux sur ces événements à caractère prophétique qui déterminent le destin actuel de l'humanité ? À l'évidence, de telles idées s'imposent puisque les faits l'attestent aujourd'hui. Mais elles peuvent être aussi réfutées puisque cette loi semble échapper aux humains, vu son caractère discret et silencieux. Mais ce n'est pas tout.

Car « vous entendrez parler de guerres et de bruits de guerres »²¹

« Une nation s'élèvera contre une autre nation, et un royaume contre un autre royaume, et il y aura, en divers lieux, des famines et des tremblements de terres »²² Cela étant exposé, l'on pourrait dire encore que ces propos relèveraient de pures coïncidences et que les événements planétaires sont soumis à un éternel retour. Mais nous affirmons que c'est cela l'attitude des mortels qui consistent à rejeter tout ce qui leur semble être évident. Puisque ce qui apparaît trop évident, trop clair, comme le dit Gaston Bachelard, est la marque de l'opinion. Mais qu'on l'accepte ou non, gardons-nous de savoir que

« Tout cela ne sera que le commencement des douleurs »²³

Au regard de tout ce qui vient d'être exposé, ne pouvons-nous pas dire que toutes ces paroles, qu'elles relèvent d'un simple homme ou d'un mystique au sens bergsonien du terme, trouvent leur réalisation dans cet espace mondialisé dans lequel les hommes vivent aujourd'hui ? À vrai dire, l'on peut être amené à s'interroger et dire que le monde, tel que pensé sous des auspices crépusculaires, n'a-t-il jamais connu des moments de paix ? À cette question nous répondons que le monde a connu des temps paisibles, mais jusque-là de relative façade. Car à cause du fatalisme inhérent aux événements, lorsqu'une idée semble concourir au bonheur de l'humanité, elle la réoriente inéluctablement vers le chaos. Sinon, d'où vient que le projet de vivre dans un monde unifié ou mondialisé présente un danger ? D'ailleurs, ne dit-on pas que l'union fait la force ?

Comme on peut le constater, le concept même de mondialisation, dans un premier temps, donne à penser à la solidarité. Cette conception positive de la mondialisation politique de l'humanité remonte, peut-être, du point de vue historique, depuis le philosophe Kant. Autrement dit, le projet de voir un monde unifié du point de vue politique parvient en idée et officiellement au 18^{ème} siècle avec le philosophe allemand. On voit dès lors que la destinée unique de l'humanité se profile déjà avec ses thèses. Comment comprendre une telle lecture métaphysique de la tragédie mondiale à venir ? Suivons Kant dans son projet de fédéralisme planétaire à travers cette pensée libellée comme suit: « en tant qu'États les peuples peuvent être considérés comme des individus qui, dans l'état de nature [...], se portent déjà préjudice par le simple fait de leur voisinage. Chacun d'entre eux, en vue de sa sécurité, peut donc exiger de l'autre d'entrer avec lui dans une constitution civile, à l'intérieur de laquelle chacun peut voir ses droits garantis. Il s'agira alors d'une fédération des peuples... ».²⁴ En effet, à en croire l'auteur du *Projet de paix perpétuelle*, le fédéralisme sera une solution idoine à l'état brute et violent des sociétés, une sorte de palliatif des instincts animaux. Ceci paraît judicieux puisqu'il sera plus tard au fondement du système politique et constitutionnel de bien des pays au monde, dont les États-Unis, la Russie, le Brésil, la Suisse, le Nigeria, l'Afrique du Sud, les Emirats Arabes Unis, etc...

Mais quand on jette un regard rétrospectif sur l'histoire du monde, on réalise qu'au-delà de ce simulacre d'union annoncé, repose, de façon tacite, une loi : celle de la lutte à mort entre les individus et les peuples. Marx et Engels ne dévoilent-ils pas un pan de cette vérité qui caractérise le cours de l'histoire fondamentale des hommes lorsqu'ils affirment que « L'histoire de toute société jusqu'à nos jours est l'histoire de luttes de classes » ?²⁵ C'est cela qui semble crédible, car plus réaliste.

Aussi, si Kant lui-même évoque l'insociable sociabilité de l'homme, devrait-il comprendre que ce qui est ontologiquement au fondement du fédéralisme,

c'est la quête de la puissance. C'est justement de cette puissance incarnée par le Surhomme dont parle Nietzsche. Mais qui est foncièrement le Surhomme ? Selon celui qui se fait appeler le médecin de la civilisation occidentale, « le Surhomme est le sens de la terre : que votre volonté dise : puisse le surhomme être le sens de la terre ! »²⁶ Le sens de la terre signifie transformer la terre en vue de l'hégémonie de l'homme dans le monde. Cette hégémonie est celle qui s'est signalée à travers l'holocauste juif, la traite négrière et d'autres brûlures de l'histoire qui semblent relever d'une mission apocalyptique de l'antéchrist. Aujourd'hui plus qu'hier, le monde est unifié pas pour la paix, mais pour la concurrence impitoyable qui s'est dessinée depuis le projet, après la Deuxième Guerre mondiale, de la mise sur pied des Nations Unies, qui, en anglais, se dit United Nations, c'est-à-dire que les États du monde sont devenus Un. N'est-ce pas là la destinée prophétique de l'humanité ? C'est encore là une occasion pour les hommes de démontrer leur humanité. Mais hélas ! Cette union mondiale paraît idéale puisqu'à côté d'elle, se dissimulent d'autres formes d'unions régionales de plus en plus éclatées, qui expriment l'instabilité permanente du monde et annoncent l'avènement de l'antéchrist ou du surhomme qui doit gouverner ce monde devenu Un. Comment ces unions parallèles se manifestent-elles ? Leur présence, de par le monde, ne témoigne-t-elle de la fébrilité de la quiétude mondiale et n'annonce-t-elle pas ce pandémonium dont il est question dans ce chapitre ?

Il faut dire que l'hystérie et la folie humaine se sont emparées du monde en dépit de la présence des Nations Unies. Les différents noms sont, du point de vue historique, bien connus et se déclinent en « isme » : le bloc occidental, guidé par le capitalisme et le bloc oriental donc, pour l'essentiel, guidé par le communisme ou le léninisme. En un mot, c'est le période de la guerre froide. On pourrait alors penser que la guerre froide a pris fin. Mais il est bon de faire remarquer que ce phénomène, qui n'est rien d'autre que la coexistence pacifique, persiste encore. Sinon, d'où vient qu'à côté des Nations Unies qui représentent la plus haute instance juridique et morale du monde, se trouvent comme en appendice des groupements comme le G7 ?

Aujourd'hui, l'on parle tantôt de G20 (groupe des vingt pays émergents), tantôt de G99 (groupe des quatre-vingt et dix pays en voie de développement parrainés par ceux dits émergents), alors que ce projet d'union des grandes puissances mondiales remonte depuis Valéry Giscard d'Estaing qui, président français d'alors, avait préconisé le G4 qui ne regroupait que les quatre grandes puissances militaires et économiques d'après-guerre. Tout cela montre combien l'humanité est destinée résolument pour la quête de la puissance. D'ailleurs, l'on ne s'arrêtera pas là, puisque l'Union Européenne envisage de se doter d'une constitution. L'ancienne Organisation de l'Unité Africaine (OUA)

devenue Union Africaine (UA) n'hésitera certainement pas à emprunter la voie des États-Unis d'Afrique, vieux projet embryonnaire du panafricanisme qui deviendra à coup sûr cette puissance continentale à venir. Cette folie généralisée traduit l'avancée hallucinante de l'antéchrist, c'est-à-dire ce personnage funeste des derniers temps. Pour le comprendre, l'on a qu'à observer le retour en puissance de la Russie qui, dans le jeu de passe-passe de la présidence à la primature des leaders avant-gardistes du communisme, donne à penser que l'abîme n'est plus loin. La frénésie de la raison instrumentale positionne les hommes de ce monde devenue un seul espace géographique où les nations faibles se perchent au torchon des grandes puissances. Telle est la thèse garaudienne, car, « le rapport des forces, à l'échelle mondiale, est devenu tel qu'aucune communauté, même si ses structures et ses idéologies n'ont rien à voir ni avec celles des États-Unis, ni avec celles de l'Union Soviétique (la Russie aujourd'hui), ne peut tenter d'échapper à l'emprise de l'une qu'en s'appuyant, directement ou indirectement, sur l'autre. Cette logique asservissante et suicidaire des blocs constitue le drame majeur de notre époque. Il se produit, pour la première fois dans l'histoire, à l'échelle planétaire ». ²⁷ À l'image de Garaudy, Heidegger voyait déjà en point de mire que la crise en question était tenue par ses deux grandes puissances qui assument le destin du monde. Il peut dire : « la Russie et l'Amérique sont toutes deux, au point de vue métaphysique, la même chose, la même frénésie sinistre... » ²⁸

Quoi qu'on dise, la frénésie est à son comble avec le regain des conflits éclatés. Aujourd'hui, c'est Alkmi au Sahel, avec ses poches de résistance tel le groupe Ansar Dine au Mali. Hier, c'était le vent du printemps arabe qui menace l'Europe d'invasion d'immigrants-refugiés venant de la Syrie, en profitant de la passerelle turque. Ailleurs au Nigeria, ce sont les intégristes du Boko haram. En Europe, c'est l'Irlande du Nord. Au Proche-Orient, ce sont les conflits trans-historiques israélo-arabes. En Amérique, ce sont la rébellion colombienne et la réplique constante et chaude entre le Venezuela et les États-Unis, sans toutefois oublier les fines animosités entre le Japon et la Chine. Sont-ce là des crises qui indiquent combien l'humanité elle-même est prise dans un engrenage aveuglant et fataliste? De fait, le monde "mondialisé" est malade d'une crise ontologique, sans toutefois oublier les crises environnementales. La question de l'eau évoquée plus haut par Thalès n'appelle-t-elle pas le monde à penser à la chute de la banquise ? Le Logos, ce feu central dont parlait Héraclite, n'est-il pas en train d'irradier les hommes par la destruction de la couche d'ozone ? Les étoiles qui tomberont du ciel vers les temps difficiles, annoncées par le Christ, ne sont-elles pas ces météorites qui menacent la planète terre pour les temps à venir ? Pour dire

court, les hommes sont portés par le vent d'un destin chaotique. Mais au fond, n'est-ce pas la finitude humaine qui s'exprime, dans une large mesure, comme la voix d'une crise ontologico-théologique mondiale ? Eh bien, l'homme est fini. Son destin sûr est sa mort prochaine. Mourir est, en fait, l'autre élément fondamental qui se profile comme cet horizon tragique, hypostasié à la hauteur du monde comme crise planétaire. En clair, le sérieux de ce monde se manifeste silencieusement dans la trame du destin. Tel a été le message des grands hommes, des individus historiques qui, par leur sens prémonitoire, ont réussi à annoncer à l'humanité ici bas leur séjour terrestre marqué par le risque et le tragique, donc fini peut-être dans l'oubli éternel.

Conclusion

Si « questionner, c'est travailler à un chemin, le construire », ²⁹ nous pouvons dire que le questionnement de ce qui peut paraître comme étant un simple concept, à savoir celui de destin, nous a conduit à battre véritablement chemin. Battre chemin, ici en cet article, c'est aller en aventure, à la rencontre du destin tragique des hommes et de leur univers. Cette tragédie, qui constitue l'intrigue même de l'existence terrestre, s'est confirmée de plus en plus à travers la mondialisation. Mais quelle est la caractéristique de cette mondialisation ? C'est, bien entendu, le chaos ou les crises à dimensions ontologiques déjà annoncés à travers les pensées des premiers philosophes, pour qui l'univers (le monde), en son essence, évoque une unité conflictuelle en dépit de la diversité des choses. Alors, ce qui pourrait s'apparenter à de simples visions du monde s'est confirmé malheureusement à travers la voix des figures historiques et religieuses plus autorisées. Le message fait peur : il y a une certaine fin tragique de l'espace vital de l'humain. Mais n'est-ce pas Heidegger qui, au regard de cette crise généralisée, prenant Hölderlin au mot, a pu dire que « là où il y a danger croît ce qui sauve ». À l'évidence, le danger est imminent ; mais l'homme, en tant qu'être doté de bon sens, pourrait bien l'éviter. En clair, face à cette forme de dérégulation humaine, les peuples de la planète doivent substituer au principe de l'égoïsme et de la puissance aveugle la norme elle-même, c'est-à-dire une sorte d'éthique fondamentale qui codifierait la marche de la mondialisation, en sorte qu'elle réponde aux aspirations fondamentales de l'humanité. Si cela est, bien entendu, respecté, on pourra alors parler, comme le professeur Samba Diakité, en ces termes : « depuis quelques décennies, nous sommes définitivement entrés dans l'ère de la mondialisation. Les nouvelles technologies de la communication, le libre-échange économique et la démocratisation des moyens de transport nous permettent d'appréhender le monde dans sa globalité. Les espaces publics sont aujourd'hui des lieux de rencontre où se côtoient les cultures du monde entier. Les distances entre les pays se font de moins en moins grandes,

d'autant plus que la révolution informatique, en particulier l'internet, permet en quelques secondes d'être en contact avec des gens d'autres continents, d'autres lieux de la planète. Aujourd'hui, rien ne se cache. Les médias sociaux nous permettent de penser la société pour la rendre vivable, sociable, rationalisable. Penser la société, c'est appliquer la valeur de la raison sur les valeurs des choses. Désormais, le droit doit avoir le primat sur la force ; l'universel devient plus important que le général ; les sociétés doivent être gouvernées démocratiquement et non arbitrairement ; l'histoire doit appartenir aussi bien aux forts qu'aux faibles, aux vainqueurs qu'aux vaincus. La raison doit guider le monde et l'Afrique ne saurait échapper à cette vérité implacable. »³⁰ Agissons ainsi, car la mondialisation n'est qu'un processus, il n'est donc pas achevé. Cultivons l'optimisme puisque le plus dur reste sûrement à venir. D'ailleurs, les anciens Grecs n'indiquaient-ils pas que le chaos apparent annonce une certaine harmonie pour ceux qui s'ouvrent à la méditation vraie ?

Notes

1. Legrand Gérard, *La pensée des présocratiques*, Paris, Bordas, 1970, p. 166.
2. Id., *Nietzsche cité par Gérard Legrand*, p. 35.
3. Id., p. 37.
4. Voilquin Jean, *Les penseurs Grecs avant Socrate*, Paris, Garnier Frères, 1964, p. 79.
5. Id., p. 78.
6. *Ibid.*
7. Id., p. 73.
8. Id., p. 77.
9. Id., p. 84.
10. Platon, *La République, Livre x*, Paris, Garnier Flammarion, 1966, p. 382.
11. Boutot Alain, *Heidegger et Platon. Le problème du nihilisme*, Paris, PUF, 1987, p. 70.
12. Hegel Friedrich, *La Raison dans l'histoire*, « L'histoire philosophique », Paris, Ed. Plon, 1965, p. 54-55.
13. Freud Sigmund, *Cinq leçons sur la psychanalyse*, Paris, Payot, 1966, p. 56.
14. Heidegger Martin, *Acheminement vers la parole*, Paris, Gallimard, 1994, p. 95.
15. Haar Michel, *La fracture de l'Histoire*, Grenoble, Jérôme Millon, 1994, p. 11.
16. *Ibid.*
17. Heidegger Martin, *Être et Temps*, Paris, Gallimard, 1986, p. 210.
18. Heidegger Martin, *op. cit.*, p. 210.
19. Hegel Friedrich, *op. cit.*, p. 123.
20. Louis Segond, *Sainte Bible*, évangile selon St Matthieu, chapitre, verset 24, p. 980.
21. *Ibid.*

22. *Ibid.*
23. Louis Segond, *op. cit.* p. 980.
24. Kant Emmanuel, *Vers la paix perpétuelle*, Paris, Hatier, 2001, p. 25.
25. Marx Karl et Engels Friedrich, *Manifeste du Parti communiste*, Éditions sociales, 1972, p. 31.
26. Nietzsche Friedrich, *Ainsi parlait Zarathoustra*, Paris, Le club français du livre, 1958, p. 12.
27. Garaudy Roger, *Biographie du xx^{ème} siècle. Le Testament philosophique de Roger Garaudy*, Paris, Éditions TOUGUI, 1985, p. 191.
28. Heidegger Martin, *Introduction à la métaphysique*, Paris, Gallimard, 1967, p. 49.
29. Heidegger Martin, *Essais et Conférences*, Paris, Éditions Gallimard, 1958, p. 9.
30. Diakité Samba, « Pour une éthique de la diversité en Afrique : de l'aporie identitaire à l'auto-conscience culturelle », in *Ethiopiennes*, n°88, Littérature, philosophie et art, 1er semestre 2012.

Bibliographie

Ouvrages

- Boutot, Alain, 1987, *Heidegger et Platon. Le problème du nihilisme*, Paris, PUF.
- Freud, Sigmund, 1966, *Cinq leçons sur la psychanalyse*, Paris, Payot.
- Legrand, Gérard, 1970, *La pensée des présocratiques*, Paris, Bordas.
- Heidegger, Martin, 1958, *Essais et Conférences*, Paris, Éditions Gallimard.
- Garaudy, Roger, 1985, *Biographie du xx^{ème} siècle. Le Testament philosophique de Roger Garaudy*, Paris, Éditions TOUGUI.
- Haar, Michel, 1994, *La fracture de l'Histoire*, Grenoble, Jérôme Millon.
- Heidegger, Martin, 1967, *Introduction à la métaphysique*, Paris, Gallimard.
- Heidegger, Martin, 1986, *Être et Temps*, Paris, Gallimard.
- Heidegger, Martin, 1994, *Acheminement vers la parole*, Paris, Gallimard.
- Hegel, Friedrich, 1965, *La Raison dans l'histoire*, « L'histoire philosophique », Paris, éd. Plon.
- Kant, Emmanuel, 2001, *Vers la paix perpétuelle*, Paris, Hatier.
- Louis Segond, *Sainte Bible*.
- Marx, Karl et Engels, Friedrich, 1972, *Manifeste du Parti communiste*, Éditions sociales.
- Nietzsche, Friedrich, 1958, *Ainsi parlait Zarathoustra*, Paris, Le club français du livre.
- Platon, 1966, *La République, Livre x*, Paris, Garnier Flammarion.
- Voilquin, Jean, 1964, *Les penseurs grecs avant Socrate*, Paris, Garnier Frères.

Article

- Diakité Samba, « Pour une éthique de la diversité en Afrique : de l'aporie identitaire à l'auto-conscience culturelle », in *Ethiopiennes*, n°88. Littérature, philosophie et art 1er semestre 2012.

